

Lorsque je cherche à habiter le vide

Pierre-Luc Landry

Numéro 173, 2014

L'auteur et ses doubles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72937ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Landry, P.-L. (2014). Lorsque je cherche à habiter le vide. *Québec français*, (173), 48–49.

Borges et moi

DAVID LEBLANC *

C'est à l'autre, à Borges, que les choses arrivent. Je reçois des nouvelles de lui par la poste et je vois son nom sur une liste de professeurs ou dans un dictionnaire des noms propres. Il aime le café, le XVIII^e siècle et les étymologies ; je partage naturellement ces goûts, mais d'une manière décalée, qui transforme ce naturel en performance d'acteur. Confesser qu'il a produit quelques pages correctes ne me coûte rien, car toute bonne chose n'appartient à personne (même pas à lui), mais au langage, à la tradition. Je suis du reste destiné à disparaître, alors que Spinoza nous enseigne que toute chose porte en elle le désir de persistance ; le blanc veut toujours rester le blanc, la chaise une chaise et le chat un chat. Moi (qui ne suis personne), je resterai en Borges, pas en moi. J'ai essayé de me débarrasser de lui il y a quelques années en remplaçant mon penchant pour la falsification et l'hyperbole par des jeux avec le temps et l'infini, mais ces jeux sont devenus ceux de Borges et je vais devoir me tourner vers autre chose. La vie est un labyrinthe où tout me ramène à moi-même – ou à Borges. J'ai oublié lequel de nous deux a écrit cette page.

* Écrivain, professeur au Cégep de Lévis-Lauzon.
Derniers ouvrages : *Mon nom est Personne* et *À la morte-saison* (Le Quartanier, 2010 et 2013).

Lorsque je cherche à habiter le vide

PIERRE-LUC LANDRY*

Il fait gris sur Porto et je ne sais pas qui je suis. Debout sur le petit balcon je regarde l'animation de la rue Barão São Cosme et je songe à entamer mon texte ainsi, par une formule-choc qui me mènerait là où je veux aller. Mais une fois la phrase imprimée à l'écran elle me semble particulièrement banale : *J'écris que je ne sais pas quoi écrire...* Ou presque.

Il fait gris sur Porto et je ne sais pas qui je suis – cela reste quand même assez vrai. L'identité est une notion au final plutôt abstraite qui repose bien souvent sur une série d'accidents et de mélanges fortuits.

Selon le psychanalyste Otto Rank, la fascination que l'être humain éprouve pour la dualité et les différents phénomènes qui y sont reliés vient « de la relation que chacun entretient avec le "ça" et la menace de la destruction complète par la mort » (cité par Françoise Ghibillebaert). J'ai quelques soucis avec la psychanalyse, mais *la menace de la destruction complète par la mort* – l'angoisse nommée ainsi – me semble en effet à l'origine de plusieurs de mes obsessions, notamment de cette nécessité de me construire des identités multiples, de me dédoubler, de me diviser comme les cellules auxquelles je ne comprends presque rien sinon qu'elles se séparent ainsi pour permettre à la vie de se poursuivre. C'est donc pour éviter de mourir que j'existe en différentes versions. Je ne crois pas m'être jamais rencontré, même si je fuis sans cesse *pour voir ailleurs si j'y suis*. La locution, habituellement vide de sens, me semble soudainement nette et explicite.

Les fenêtres doubles de ma chambre ouvrent sur le même balcon que tout à l'heure, mais je ne vois rien de façon identique. D'abord la nuit est tombée, les terrasses sont fermées ; les gens dorment. Pas les ouvriers de la voirie, toutefois, qui nettoient les trottoirs en bavardant à tue-tête, en russe, trois étages plus bas. Ou peut-être bavardent-ils en portugais, qu'est-ce que j'en sais après tout ? Les couleurs ont évolué : les pierres de la maison d'en face apparaissent maintenant comme orangées, à cause du lampadaire au coin de la rue, alors qu'elles étaient grises quelques heures plus tôt. Les toits d'ardoises reluisent, les cheminées et les antennes s'allongent dans un ciel indéterminé – où commence-t-il et où finit-il ? est-il gris, mauve, brun ? Les pavés brillent eux aussi et je suis incapable de voir au loin : le monde s'éteint à quelques centaines de mètres de moi, même si j'entends parfois les camions et les voitures là où dans la journée il y avait une avenue.

Normand de Bellefeuille écrit ceci, dans *Mon visage*, le troisième volet de la trilogie poétique *Chroniques de l'effroi* : « oui le visage doit se résigner à apercevoir sa fin / à accepter

sa fin / le visage doit consentir à l'effroi / qui alors le submerge ». Je devrais m'y consacrer. Mais non : *la menace de la destruction complète par la mort* m'amène ailleurs pour voir si j'y suis afin d'éviter de consentir à l'effroi qui me submerge.

Je suis en proie au manque et chercher à guérir de ce manque reviendrait à « guérir de la vie », pour reprendre les mots de Mathieu Lindon (*Une vie pornographique*). Guérir de la vie, n'est-ce pas mourir ? *Accepter sa fin* ? Je préfère habiter le manque, malgré l'exil que cela implique.

Je travaille en ce moment sur des questions reliées à la solitude. Je m'intéresse à la fois au texte et à l'image et je cherche une manière de traduire ce qui me fascine. L'art est en ce moment, pour moi, une sorte de traduction, oui : mettre en mots, en sons, en images ce que l'on perçoit afin d'en rendre compte de la manière la plus près de nous possible. Sinon, cela devient falsification. Ce qui ne veut pas dire du tout que j'abandonne le travail de l'imaginaire, bien au contraire. Mais ce qui me préoccupe en ce moment, c'est la manière de dire et de montrer, le geste qui me permettra de sortir de l'endroit où j'ai été fait prisonnier. Ainsi je construis un double de moi-même que je mets en scène, que je fais parler, qui dit les choses à ma place.

Comme l'écrit Patrice Desbiens dans le poème « L'ombre d'une mouche » : « de temps en temps / je regarde dans un miroir / pour voir si / je suis encore là et / je continue ». Pourtant les miroirs peuvent mentir. Une amie m'a dit il y a longtemps déjà, alors que nous nous promenions dans les petites rues très noires d'une autre vieille ville endormie, que j'habitais trop ma tête et pas assez mon corps. Il faut dire que je venais de me fracasser contre un mur de pierres alors que je ne regardais pas où je marchais, trop concentré à lui expliquer de quelle manière je vivais malgré moi une certaine forme de crise spirituelle, à ce moment précis de ma vie. Quand même, je n'avais pas cessé d'exister physiquement dans les miroirs.

La solitude n'est pas toujours un malaise, comme les larmes n'annoncent pas nécessairement la tristesse. « *I had a thought, on the way home from the rock field, that the things we don't know about a person are the things that make them human, and it made me feel sad to think that, but sad in that reassuring way that some sadness has, a sadness that says welcome home in twelve different languages* » (Miriam Toews, *A Complicated Kindness*). J'écris ce texte en partie depuis le Portugal, juché sur un balcon du troisième palier à quelques pas d'un café mineur portant le nom de *Saudade Café*. *Saudade*, ce mot si difficile à traduire, j'aurais pu le chercher davantage que je ne l'ai fait dans les rues de la ville ; plutôt, je me suis rendu disponible et je l'ai laissé me trouver.

Hegel, dans son cours d'*Esthétique*, écrit qu'en « étudiant l'art, ce n'est pas à un hochet amusant ou à un instrument utile que nous

avons affaire. Ce dont il s'agit, c'est de la délivrance de l'esprit s'affranchissant du fond et de la forme de l'existence finie, c'est de la manifestation et de l'harmonie de l'absolu sous des formes sensibles, d'un développement de la vérité qui, au lieu de s'épuiser, comme l'histoire de la nature, se manifeste dans l'histoire du monde dont il constitue lui-même le plus beau côté. » *La menace de la destruction complète par la mort* m'amène ailleurs pour voir si j'y suis afin d'éviter de consentir à l'effroi qui me submerge ou de guérir de la vie ; j'aspire à la délivrance de l'esprit que je recherche en ce moment à travers l'itération. Ce texte est répétitif parce qu'il ne veut pas se construire et souhaite surtout ne jamais se terminer. Bienvenue à la maison.

J'ai écrit quelque part, je ne sais plus trop où, qu'à l'âge de quinze ans on parle à travers les chansons que l'on aime. Je ne suis pas certain d'avoir dépassé ce stade. Le collage devient pour moi une véritable esthétique, esthétique que je mets à l'épreuve encore une fois en plaçant comme cela côte à côte diverses citations issues des textes qui m'ont marqué dans les dernières années. Et puisque toute chose doit un jour prendre fin : « Elle regardait la ville qui disparaissait entièrement sous une brume pluvieuse, les yeux perdus au loin, avec cette mélancolie rêveuse qui nous étirent quand on se rend compte que le temps a passé, que quelque chose s'achève, et que, chaque fois, un peu plus, nous nous approchons de la fin, de nos amours et de nos vies. » (Jean-Philippe Toussaint, *La vérité sur Marie*)

Donne-moi quelque chose qui ne finit pas : il s'agit peut-être du titre d'un album de musique pop paru il y a quelques années, mais c'est aussi pour moi une phrase que je me répète comme d'autres murmurent pour eux-mêmes quelque mantra : *Donne-moi quelque chose qui ne finit pas. J'écris pour ne pas mourir*, ai-je indiqué dans la minuscule postface de mon premier roman ; je ne sais toujours pas qui je suis, à l'aube de mes trente ans, mais je sais que toute œuvre de création, comme l'a formulé Georg Lukács (un peu autrement) dans sa *Théorie du roman*, « n'est qu'un combat contre les puissances du temps. »

Il fait gris sur Porto et en écrivant je livre une bataille féroce contre *la menace de la destruction complète par la mort*.

* Écrivain, postdoctorant à l'Université d'Ottawa. Auteur de *L'équation du temps* (Druide, 2013).